

Les fins alternatives sur DVD Savoir conclure...

Richard Bégin

Volume 22, numéro 3, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bégin, R. (2004). Les fins alternatives sur DVD : savoir conclure.... *Ciné-Bulles*, 22(3), 30-32.

Savoir conclure...

PAR
RICHARD BÉGIN

Il est inutile et vaguement utopique de tenter de recenser le nombre d'œuvres cinématographiques de fiction ayant eu à un moment ou à un autre de leur élaboration l'infortune de tomber sous le couperet d'une production outrée jugeant la conclusion de leur récit politiquement incorrecte, trop avare d'hémoglobine ou contraire à la « philosophie » du distributeur. Inutile parce qu'il s'agit, fort malheureusement, d'une pratique courante qu'un catalogage succinct ne ferait que justifier selon la triste logique qu'à l'habituel correspond tacitement l'usuel.

Des histoires de censure, on en compte par centaines dans un environnement créatif, voire une industrie récréative, par trop souvent contrainte, d'une part, de plaire et de satisfaire un spectateur qui, d'autre part, conditionne, bien qu'inconsciemment, la production d'un film de genre selon les attentes dont il a été lui-même, dès sa plus tendre enfance, conditionné. En cela, un film d'horreur doit absolument faire peur et une comédie doit impérativement faire rire.

À quelle fin?

Ces impératifs d'ores et déjà institués par l'industrie du spectacle cinématographique déterminent presque instantanément la fin — en termes de dénouement — de tout film de genre disposé à répondre aux attentes que le genre en question suscite implicitement chez son spectateur. On parlera d'attentes là où il s'agit plutôt d'impératifs institutionnels. Dans son étude pragmatique du cinéma, Roger Odin constate d'ailleurs à quel point le film de genre répond à une structure narrative cohérente et conforme au désir de fiction du spectateur; un spectateur qui se réduit, somme toute, à n'être que le « point de passage d'un faisceau de détermination¹ » qui le préexiste nécessairement. Aussi, aveuglé par la quasi-subordination de ces impératifs institutionnels, la production, de son côté, ne se contentera pas de demi-mesure ou de fins à demi-consommées. De sorte que, si le film d'horreur pêche par un déficit d'épouvante et d'angoisse, rien n'interdira à la production d'imposer sa propre et définitive version du récit; n'en déplaise aux créateurs (réalisateurs, scénaristes, auteurs, etc.) qui ne sont, en bout de pellicule, que les figurants d'un commerce lucratif.

Dans cette perspective, force est de constater qu'il est pratique courante pour le réalisateur de devoir tourner plusieurs fins susceptibles de plaire à tout ce beau monde qui, avec ou sans raisons, trempe dans la production du film. Ainsi, ces cas célèbres que sont **Brazil** de Terry Gilliam, **Blade Runner** de Ridley Scott ou **Topaz** d'Alfred Hitchcock; tous des films de genre d'auteur (ou d'auteur de genre, c'est selon) ayant dû, en raison justement de leur paradoxale orientation à la fois artistique et commerciale, voir reformuler d'une manière ou d'une autre une conclusion jugée insatisfaisante aux yeux de la cupide production. Ces compromis à la fois éthiques — puisque à dessein marchand — et poétiques — puisque délibérément stratégique — démontrent à quel point le spectateur se trompe et se nourrit d'illusions « auteuristes » quand il croit avoir le privilège d'assister à l'œuvre du seul cinéaste. Comprenons plutôt qu'il assiste dans ce cas-ci à la manœuvre de la production.

Mais n'allons pas naïvement croire que seule la méchante production possède le loisir d'obtenir le monopole de la conclusion d'un récit cinématographique populaire. Elle n'a pas toujours besoin d'avoir la dent aussi longue tant il est fréquent que la morsure soit le fruit d'une automutilation. C'est connu, bien des réalisateurs respectés hésitent eux-mêmes à conclure convenablement leur récit ou à faire le choix d'une fin digne de mention. Dans ces circonstances,

1. ODIN, Roger. « Pour une sémio-pragmatique du cinéma », *Iris*, vol. 1 n° 1, 1983, p. 70.



un certain standing leur offre l'opportunité de s'offrir le luxe (\$\$\$) de tourner les différentes fins dont ils sont bien en mal de choisir laquelle correspond ultimement à leurs attentes et la logique immanente du récit. Ce fut, entre autres, le cas de Frank Capra qui dû tourner pas moins de cinq fins alternatives pour son adaptation cinématographique d'une nouvelle de Richard Connell, *A Reputation* parue en 1922. *Meet John Doe*, sorti en 1941, est l'exemple parfait de l'œuvre qui n'en finit plus de finir. On raconte même à ce sujet que Capra dû se résoudre à conclure son récit selon la version qu'un admirateur anonyme lui conseilla par voie postale. Qu'il s'agisse ou non d'une légende, cette anecdote n'en démontre pas moins l'urgence pour le spectateur d'être résolument satisfait dans son désir de fiction, quitte à proposer lui-même la conclusion dont il rêve pour un récit qui, pourtant, n'est pas de son ressort.

Le DVD à la rescousse d'un spectateur en mal de fin?

Idéalement, la conclusion est du ressort de l'auteur. Or, que deviennent ces conclusions d'auteurs auxquelles on a définitivement préféré celles de la production? N'ayant pas tous la même chance que l'admirateur de Capra de convaincre aussi aisément la production ou le réalisateur de choisir entre l'une ou l'autre des conclusions possibles, sommes-nous condamnés à voir des fins secondes, tierces ou élégamment rapetassées? Les fins laissées en plan dorment-elle pour l'éternité? Il semble que le sommeil auquel ces conclusions mal aimées devaient se résigner pour l'éternité a brusquement été importuné par la technologie domestique. Le support DVD offre dorénavant la possibilité au consommateur de visionner ces poussiéreuses et honteusement rejetées fins alternatives.

Il fallait s'y attendre, ces suppléments offerts en appât à l'acheteur compulsif devant indiscutablement tout « posséder sur DVD » sont d'une esthétique parfois douteuse et d'une utilité quelque peu discutable, mais elles demeurent néanmoins d'un intérêt historique certain. Elles permettent, au minimum, de connaître les intentions cachées ou inavouées de l'auteur ou de la production. Parfois, ces fins alternatives ont bel et bien été enregistrées, d'autre fois elles ne sont disponibles qu'en story-board commenté par le réalisateur. Dans un cas comme dans l'autre, nul doute que ces fins ajoutées, jusqu'à tout récemment condamnées à l'oubli, savent faire vendre le produit dans lequel elles s'insèrent en supplément de programme.

Hormis leur avantage ouvertement mercantile, ces suppléments n'en demeurent pas moins problématiques en regard de l'œuvre cinématographique qu'ils sont supposés bonifier de leur présence. Car plus que de vulgaires suppléments, ces fins alternatives semblent discréditer, ou du moins nuancer, la conclusion réelle du récit. Entendons par conclusion réelle celle qui nous est « officiellement » donnée à voir. C'est qu'à permettre ainsi au spectateur de juger aussi commodément des conclusions possibles, l'industrie n'ouvre-t-elle pas une véritable boîte de Pandore en ce qu'elle rend moins service au dénouement du récit qu'elle ne répond au seul désir du spectateur de tout connaître de l'intrigue et de sa face cachée? La première question à se poser est de savoir si derrière ces suppléments ne se cache pas en puissance une déconsidération des imbroglios narratifs inhérents et essentiels à tout récit qui se respecte. Trop souvent, les fins alternatives éclairent une confusion qui, néanmoins, appartient au récit et lui donne la couleur qu'on lui reconnaît.

Prenons pour exemple les trois fins alternatives présentes sur l'édition DVD de *28 Days Later* de Danny Boyle. Dans un cas,



28 Days Later de Danny Boyle. (Photo : Peter Mountain)

le réalisateur et son scénariste, Alex Garland, commentent et nous présentent sous forme de storyboard une conclusion possible du récit qui fait littéralement revivre le personnage de Frank (Brendan Gleeson) tout en éclairant avec un élan de scientificité les causes du désastre. Malgré son inexistence sur film, cette possible conclusion du récit n'en permet pas moins au spectateur de juger du bon fondement de celle que lui propose le film. Aussi ce spectateur se demande-t-il avec raison si la fin officielle du film correspond réellement à la conclusion du récit. Autrement dit, cette alternative conclue-t-elle un récit que la fin officielle du film laissait en plan? C'est toute la question du dénouement qui se pose. Le récit noue une intrigue que la conclusion peut ne jamais dénouer. En offrant de la sorte l'opportunité au spectateur de jouir des différents dénouements possibles, la production ne dénature-t-elle pas l'ensemble du récit en le trouant de toute part par des contingences narratives et des personnages condamnés à l'éventualité?

Aussi sommes-nous en droit de nous demander si les fins alternatives ajoutent ou non quelque chose au plaisir du film. Dans un tout autre ordre d'idées, le DVD du décevant thriller d'épouvante mystico-fantastique **Dreamcatcher** de Lawrence Kasdan offre quant à lui une fin laissée de côté pour des raisons plus qu'apparentes. Alors que le récit officiel propose une conclusion digne des savoureux et mythiques combats à finir entre le bien et le mal, celle à laquelle on a préféré le grand-guignolesque souffrait visiblement d'un manque flagrant de grandiloquence. Dans ce dernier cas, l'ennemi disparaît si vite qu'on en serait venu à se demander si nous n'avions pas adhéré à tout ce parcours narratif pour rien. Tout ça pour ça, clamerait-t-on en silence?

Plus intéressant encore, cette fin écartée aurait néanmoins permis au spectateur d'être témoin du dernier hommage rendu par les deux personnages survivants devant la tombe de leur ami sacrifié. La conclusion officielle, quant à elle, aura préféré le combat au recueillement. Aussi, la fin alternative ouvre-t-elle discrètement le récit officiel sur un possible développement qui nous aura finalement été interdit de connaître. Du coup, une seconde question s'ajoute à la première; à quel moment le film doit-il se conclure? Les fins alternatives trahissent indéniablement une hésitation à conclure convenablement un récit dont les finalités sont pourtant énoncées dès les premières minutes du film. Ces bonus sont-ils d'une réelle utilité ou masquent-ils simplement une fausse modestie de la part de l'auteur et de la production? Une chose est certaine toutefois, les fins alternatives répondent pour l'instant au seul besoin du spectateur d'être satisfait. Mais les fins justifient-elles les moyens? ■



Dreamcatcher
de Lawrence Kasdan
(Photo : Doane Gregory)